

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre XXII : « *Un pañuelo de lágrimas* ». (1)

Pendant toute la nuit les hordes grises se déversèrent, fleuve onduleux de baïonnettes et de casques gris, Bruxelles en s'éveillant trouva sur ses murs de grandes affiches blanches en français et en flamand, signées par le général Sixt von Arnim, menaçant la ville de représailles pour le cas où quelque acte d'hostilité serait commis. On lui imposait une contribution de 50 millions de francs, ainsi que des fournitures diverses en énormes quantités, et la province de Brabant était requise de payer 450 millions de francs pour le 1^{er} septembre.

Le fleuve gris coula pendant trois jours et trois nuits ; Bruxelles était prostré sous l'humiliation de l'occupation étrangère. Le grand soleil brillait toujours, mais il n'y avait plus de drapeaux belges pour saisir dans leurs plis sa merveilleuse lumière. Les cuisines roulantes chauffaient sur la Grand-Place, et les uhlands en sentinelle se tenaient à leurs postes. Il n'y avait plus de trains et l'on prédisait la suppression des tramways ; plus de chevaux, plus de fiacres ni de taxis, ni d'automobiles, excepté ceux qui

transportaient des officiers allemands, un soldat sur le siège, tenant le fusil prêt sur ses genoux ; plus de télégraphe ni de téléphone et – phénomène plus étrange – il n'y avait plus de journaux. On était plongé dans les ténèbres ; même inexacts, les journaux auraient servi de correctif aux rumeurs folles ou effrayantes qui nous submergeaient comme une marée.

Dimanche matin, à 7h30, je fus tiré d'un profond sommeil par Gustave, pâle et tremblant, disant d'une voix haletante :

- *Les Allemands sont là ! deux généraux !*

Je descendis en robe de chambre et trouvai le général von Jarotsky et un bel aide de camp, qui venaient poliment me rendre ma visite.

- *Je ne suis pas encore en uniforme, dis-je, m'excusant de mon accoutrement.*

Le général rit de bon coeur et frappa ses molletières jaunes de sa petite cravache à pomme d'argent. Il m'exprima ses regrets au sujet de certains de nos télégrammes, qui n'avaient pas été transmis, dit qu'il s'était arrangé avec le directeur du télégraphe et que je pouvais dorénavant les envoyer au bureau.

Quand Villalobar arriva, vers 10h30, je lui annonçai la nouvelle. Nous allâmes au bureau du télégraphe, où nous vîmes un sous-officier patient, stupide et indifférent, et nos dépêches non envoyées. Inutile d'insister ; nous y renonçâmes et partîmes pour l'Hôtel de Ville.

Nous trouvâmes M. Max dans son cabinet et le mîmes au courant ; il envoya chercher le général von Jarotsky, qui parut, s'inclina, sourit, fit sonner ses éperons.

- *C'est étrange – dit-il – ; qu'on m'amène le directeur du télégraphe et je lui donnerai des instructions décisives.*

On avait presque pitié du directeur du télégraphe en pensant à ce qui l'attendait !

Alors le général et le bourgmestre discutèrent la situation de la ville, qui devenait d'heure en heure plus critique. M. Max exposa qu'il n'y avait pas de vivres, pas de fourrage et – réservant le pis pour la fin – pas d'argent dans les banques, en sorte qu'il ne pourrait payer la contribution. Le général bondit et demanda des explications ; M. Max lui dit que le trésor de la Banque Nationale, base du système financier belge, avait été transféré à Anvers.

- *Ils ont eu tort ! Ce n'est pas correct, ça !* – dit le général, tout rouge.

M. Max haussa les épaules et le général réfléchit. Finalement il annonça qu'il accepterait des chèques, des billets ou des créances et nous quitta. M. Max nous expliqua qu'il avait profité de notre présence pour parler au général de la difficulté concernant les 50 millions ; il était heureux d'avoir eu notre soutien devant l'irascible petit homme.

Enfin le directeur du télégraphe arriva, pauvre petit homme à l'air endimanché, type du rond-de-cuir toujours prêt à accumuler des

difficultés et à prodiguer des excuses, comme le font tous les fonctionnaires du monde, à Nashapur ou à Babylone, à Bruxelles ou à Toledo, plus féconds en raisons pour ne pas faire une chose qu'en expédients pour l'accomplir. Le bourgmestre écrivit un ordre destiné à vaincre les répugnances administratives du directeur, sortit puis revint tenant l'ordre triomphalement, car il portait la signature du général.

Notre situation était sans précédent. Jamais, sauf quand les Allemands entrèrent à Paris en 1870, des diplomates n'étaient restés dans une capitale après la Cour et le Gouvernement, et les cas différaient légèrement. Les Allemands avaient eu pour nous beaucoup de courtoisie, mais nous étions sans contact avec nos gouvernements ; entre nous et les fils télégraphiques d'Anvers, il y avait des armées opposées face à face, et nous pouvions croire qu'il régnait un certain malaise dans ces lointaines capitales où nos gouvernements attendaient un mot de nous. Un dimanche, un homme vint de Gand, à travers les lignes, avec une lettre de notre consul, M. Johnson, apportant deux télégrammes pour moi de Washington, dont l'un soulevait la question de savoir si la Légation ne devait pas être transférée à Anvers et rester en rapport avec le Gouvernement belge. J'avais le sentiment croissant que ma place était à Bruxelles.

En effet, le dimanche matin, après l'entrée des Allemands, un fonctionnaire du département des Affaires étrangères était venu à la Légation

m'exprimer « *au nom du Roi et de son peuple* » des remerciements pour avoir conseillé au bourgmestre de ne pas opposer une vaine résistance à l'armée allemande ; il eut même la générosité d'ajouter que cet acte avait sauvé la ville.

Je ne savais pas ce que l'avenir me réservait, mais j'avais l'impression qu'il y aurait quelque chose à faire à Bruxelles. Des gens dans la peine venaient à la Légation à toute heure du jour et de la nuit ; et bien que, dans la plupart des cas, je ne pusse leur offrir que ma sympathie, il semblait que ce fût surtout cela dont ils avaient besoin.

Outre les intérêts américains à protéger, j'avais assumé la protection des intérêts britanniques. D'ailleurs, la présence même de représentants diplomatiques de puissances neutres était un frein, spécialement la présence de représentants de l'Amérique, où l'opinion publique allait devenir comme un jury pour la grande cause du monde.

Mais nous devions être mis en contact avec Washington et avec le monde civilisé, et puisque nos dépêches ne pouvaient être envoyées de Bruxelles – le directeur n'en transmet pas une seule –, puisque la station télégraphique la plus proche devenait Anvers, il était nécessaire d'aller à Anvers. Gibson se présenta volontairement pour ce service, et M. Blount, Américain, offrit de le conduire dans son automobile.

Je trouvais mon général sur les marches de l'escalier d'honneur de la cour de l'Hôtel de Ville, brandissant sa cravache, et très rouge, lançant des vociférations à un groupe de commerçants bruxellois qui venaient lui demander le paiement de leurs bons de réquisition. Le général arrachait les petits papiers des mains levées et suppliantes et, un à un, les rendait avec un rude *Nicht gut !* Puis, me voyant, il se précipita, le sourire aux lèvres, les mains tendues, disant d'un air affable :

- *Ah mon Ministre !*

Il me donna un laissez-passer permettant à Gibson et à Blount de traverser les lignes pour se rendre à Anvers et en revenir ; après déjeuner ils partirent pour leur dangereuse mission, avec les télégrammes chiffrés que j'avais préparés pour Washington.

Le coiffeur Le Jeune discourait avec volubilité sur l'état du monde moderne.

- *Je suis un penseur profond* – disait-il –, analysant ses pensées avec de tels jeux de ciseaux, que je craignis pour mes oreilles – «*je pense toujours à fond à tous les problèmes de la vie* ». L'ultime résultat de ces méditations était l'opinion, pas très originale, que la République est la forme de gouvernement la plus sûre.

Des gens épouvantés me demandaient s'il était vrai que les Belges devraient quitter Bruxelles dans quinze minutes. Quand je leur dis qu'il n'y

avait aucun fondement dans cette rumeur et qu'ils pouvaient rentrer chez eux tranquillement, Ils s'écrièrent :

- *On vous brûlera une grande chandelle !*

Cela nous consolait de ce que Bulle appelait « *un pañuelo de lágrimas* ». (1)

Brand WHITLOCK

(1) « *un mouchoir pour les larmes* » (correction de Bernard Goorden)

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* » **Nous les reproduisons** d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

PROCLAMATION

Des troupes allemandes traverseront Bruxelles aujourd'hui et les jours suivants, et sont forcées par les circonstances de réclamer à la ville la prestation de logements, de nourriture et de fournitures. Toutes ces prestations seront réglées régulièrement par l'intermédiaire des autorités communales.

Je m'attends à ce que la population se conforme sans résistance à ces nécessités de guerre et, spécialement, à ce qu'aucune agression n'ait lieu contre la sûreté des troupes, et à ce que les prestations exigées soient promptement fournies.

En pareil cas, je donne toute garantie pour la conservation de la ville et pour la sécurité des habitants.

Si cependant, ainsi qu'il est malheureusement arrivé ailleurs, il se produisait des agressions contre les troupes, des tirs contre les soldats, des incendies ou des explosions de tout genre, je me verrais contraint de prendre les mesures les plus sévères.

Le Général Commandant le Corps d'Armée,

SIXT VON ARNIM. BRUXELLES, le 20 août 1914.

Notes.

Traduction française : « *Un pañuelo de lágrimas* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XXII (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du*

ministre d'Amérique à Bruxelles ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 71-75. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **23** (« *Un pañuelo de lágrimas* »), volume 1, pages 89-96, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2023.pdf>

Il est à noter que le chapitre 12 originel, « *The naïvetés of History* » (volume 1, pages 43-45), n'a pas du tout été traduit en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre*** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « ***In oorlogsnoed*** ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction d'une photo extraite de **Hugh GIBSON, *A journal from our Legation in Belgium***

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



Burgomaster Max